

Littérature étrangère

Number 45, September–October–November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19946ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (45), 29–51.

LES QUARTIERS D'HIVER

Jean-Noël Pancrazi
Gallimard, 1990, 197 p. ; 26,50 \$

Eduardo quitte la gare d'Austerlitz pour retrouver Zamora, en Espagne... et mourir. Le vieil Auguste, permanenté de frais, veille à la caisse du Vagabond, où il connaît tout un chacun. Joeb, le peintre hollandais sado-masochiste, retouche sa dernière toile avant de disparaître à son tour... Et encore : Amer, le jeune Maghrébin, cherche un protecteur. Jean-Noël Pancrazi, lui, remporte le prix Médicis 1990 pour *Les quartiers d'hiver*, grâce à cette faune sortie tout droit de sa plume.

Le titre veut marquer la distance, le retrait. Un lieu obligé, le Vagabond, « seul bar de Paris où il est encore possible de trouver un peu de chaleur et d'entraide », mais également, certains jours, une « Cerisaie de bas-fond ». Portraits d'hommes vieillissants qui jettent un regard en arrière, dans une recherche vaine du temps perdu. Couloirs d'un monde clinquant, mais qui ne sait se satisfaire des seules apparences ; le romancier nous mène de Hollande en Algérie, et le texte dément la froideur première du titre.

Non seulement Pancrazi nous donne-t-il à voir, mais aussi à sentir, à entendre... Son écriture, d'une sensualité toute méditerranéenne, se situe aux antipodes d'un style heurté, une image en appelle une autre, suite de tableaux émergeant des brumes de la mémoire.

L'auteur nous introduit dans un milieu qui a inspiré beaucoup d'écrivains, certes, mais avec un ton qui n'appartient qu'à lui. Ici, on entend « la rumeur de la musique et l'écho des derniers rires sur le pont du bateau de la vie qui se détourne ». Ici, une curieuse époque où les plus âgés voient mourir les plus jeunes, où le

sida, quel euphémisme, devient un « long évanouissement ».

Ouaté, quoique recelant des réalités douloureuses, *Les quartiers d'hiver* est un roman réussi, sans temps mort et d'une écriture élégante, quasi-proustienne, qui apporte un regard neuf sur des thèmes qui ne le sont plus.

Claude Dessureault

LE CORAN. L'APPEL

Trad. et présenté
par André Chouraqui
Robert Laffont, 1990, 1434 p. ;
49,50 \$

Pour moi, la Guerre du Golfe joua le rôle d'un catalyseur. Je me décidai enfin à faire quelque chose pour essayer de comprendre cette civilisation musulmane qui regroupe environ un milliard d'individus. Justement, et presque au même moment, paraissaient deux nouvelles traductions françaises du *Coran* : celle de Jacques Berque chez Sindbad et celle de Chouraqui dont, à ma grande joie, *Nuit blanche* avait reçu un exemplaire. Fort de mes lectures antérieures de vieux textes fondateurs, mythologiques et religieux, je lis ra-

pidement le court liminaire et me lance... mais, dès la deuxième *sourate* ou chapitre, je dois reconnaître, première évidence, que le texte est impénétrable, voire rebutant. Son style elliptique qui préfère l'évocation à la description, ses fréquentes allusions à des événements inconnus du lecteur occidental, son déroulement quasi impossible à suivre, les valeurs et le type très particulier de sensibilité qu'il véhicule, tout cela rend *le Coran* éminemment hermétique : le livre est à ce point différent de ceux que l'on a déjà lus que la tentation est forte de le rejeter.

De là, une seconde évidence... et la démarche à suivre : *le Coran* ne peut être abordé sans préparation, sans lectures préliminaires. Au hasard, je vous en soumets deux : *Coran* de Jacques Jomier (Le Centurion, 1978) et *Le Coran* de Régis Blachère (Que Sais-Je, 1966), qui m'ont appris à

voir *Le Coran* évidemment comme une Révélation, mais aussi — qui n'est pas négligeable — comme un texte pédagogique pragmatique et législatif qui cherche à convaincre son auditeur et, de surcroît, à le transformer en militant.

Conclusion et troisième évidence : si on voulait comparer *Le Coran* à *la Bible*, nous pourrions dire que celle-ci appartiendrait à l'univers de l'épopée et même du roman, tandis que celui-là relèverait de Mallarmé, de la poésie pure.

Maurice Pouliot

CHRISTOPHE ET SON ŒUF

Carlos Fuentes
Trad. de l'espagnol
par Céline Zins
Gallimard, 1990, 612 p. ; 49,95 \$

La gloire de l'un ne creuse pas toujours la tombe de l'autre. Paz reçoit le Nobel et, sous les feux de la rampe, ce n'est pas qu'un grand Mexicain que l'on voit plisser des yeux, mais bien deux. L'autre grand Mexicain n'a pourtant guère en commun avec Paz, sinon peut-être le même besoin vif de puiser inlassablement à la source mexicaine, de chanter et de crier ce pays invraisemblable, de le dénoncer souvent, de l'aimer envers et contre tout. Mais si Paz et Fuentes sont tous deux les chantres de la nouvelle mexicanité, le premier, poète et essayiste très actif dans son pays, frappe d'abord par sa lucidité et sa profondeur, tandis que l'autre, romancier passionné et excessif habitant hors du Mexique, séduit mais à la fois irrite par sa grandiloquence, son audace, son goût de la provocation.

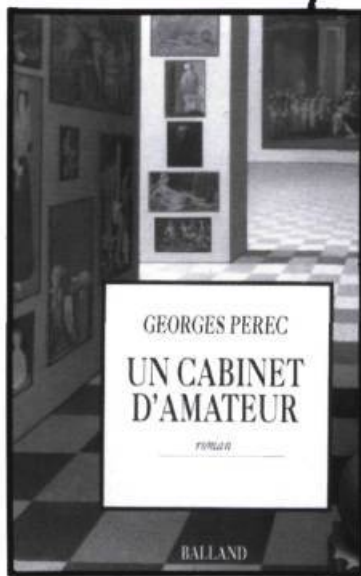
Christophe et son œuf n'a guère plu au Mexique, et on comprend vite pourquoi : pas une ligne où le pays ne soit trituré, rabaisé, humilié. Par amour peut-être, mais d'un amour bien cynique et amer, à l'image, dirait-on, de ce « pays aux hommes tristes et aux enfants gais ». Or l'humiliation est plus douloureuse lorsqu'elle vient de loin ; et si les Mexicains ont un sens de l'humour hors du commun, ils répugnent à se faire faire la grimace par un des leurs qui les observe depuis l'autre côté de l'Atlantique.



Le débat sociologique entourant le livre me semble fascinant par son côté éminemment mexicain et à la fois bien près du Québec, où la critique provenant de natifs exilés n'a pas non plus très bonne presse. Mais si cette controverse est intéressante pour qui cherche à mieux comprendre le Mexique, celle qu'a causée la forme même du roman me semble encore plus savoureuse, du moins sur le plan strictement littéraire. Car dans cette folle histoire où le narrateur nous donne sa vision du Mexique depuis le ventre de sa mère, ce qui frappe avant tout, c'est le langage : jeux de mots, contrepèteries, inventions, métaphores débridées, tout y est. Non seulement Fuentes malmène sa langue au moins autant que son pays, mais il complète ses jeux joyeux avec une langue familière des plus croustillantes. S'il nous avait habitués à sa boulimie lexicale avec des romans comme *Terra Nostra*, la chute subite qu'il impose à son niveau de langue est tout de même nouvelle ; et j'ajouterais : parfois un peu lassante. Précisons : dans cette orgie de mots dont le but n'est pas de raconter une histoire mais de dépeindre crûment un pays à jamais inédit, le problème des Mexicains, c'est le ton et le cynisme, celui des francophones, c'est la traduction. Céline Zins, fidèle traductrice de Fuentes, a certes fait un travail magistral, pour ne pas dire héroïque. Mais je m'interroge : à qui appartient ces jeux de mots, ces inventions lexicales, ces mots d'esprit, ces blagues presque lacaniennes ? Où est Fuentes ?

Ma question pourrait bien être encore plus simple : faut-il traduire un tel roman ? Je serais tenté de répondre non. Mais alors : peut-on ne pas traduire Fuentes ?

Louis Jolicœur



UN CABINET D'AMATEUR
Georges Perec
Baland, 1979, 1988 et 1991,
120 p. ; 22,00 \$

Spéculer, spéculaire, spéculation. (Non, ce n'est pas un exercice de diction pour une quelconque publicité de chewing-gum). Il s'agit de l'articulation du court récit de Perec, qu'il faut lire absolument, question de se dérouiller les méninges. Voyons voir.

Spéculaire, de *specularis* : miroir. Un cabinet d'amateur est un tableau qui reproduit une collection de tableaux. « Un cabinet d'amateur » est un tableau du peintre américain d'origine allemande Heinrich Kürz, qui représente un collectionneur, Hermann Raffke, en train de regarder le tableau qui le représente en train de regarder sa collection. L'abîme s'ouvre déjà ? *Un cabinet d'amateur* est la description minutieuse de chacun des tableaux de la dite collection — précisant à chaque fois la date et les circonstances de l'acquisition de même que le prix payé —, description qui pastiche allègrement les notices des catalogues d'art. Copies, répliques, imitations enchevêtrées dans un même vertige le récit et sa mise en discours. Aride ? Que non.



BOHINI, UN MANOIR EN LITUANIE
Tadeusz Konwicki
Trad. du polonais
par Maryla Laurent
Robert Laffont, 1990, 256 p. ;
28,95 \$

Spéculation, de *speculatio* : calcul en vue de réaliser un bénéfice. Le tableau de Kürz est au cœur d'une machination ourdie par le collectionneur outré de s'être fait duper. Car tous les tableaux de ce cabinet d'amateur sont, en fait, des faux. Ou mieux, ce sont des œuvres fictives, inspirées des maîtres des grandes écoles, qui recomposent une nouvelle histoire de l'art, à l'ironie subtile, où Delacroix peint des « Cavaliers arabes » et Klimt des « Portraits d'officiers ». De fausses copies en faux faussaire, le complot réussira et tous les tableaux atteindront des prix faramineux.

Spéculer, de *speculari* : observer, méditer. L'art de Perec ne se limite pas à la virtuosité de la contrefaçon, ni au génie de la mise en abyme. Il se double d'une « réflexion » sur le vrai et le faux, la copie et le pastiche, et se lit comme un essai sur la fiction et la représentation. Difficile de ne pas révéler ici la surprise de la dernière phrase : réserve, donc.

Peut-on spéculer sur le fait que cette troisième édition d'*Un cabinet d'amateur* tombe fort à propos en ces temps où la poussée inflationniste du marché de l'art atteint des sommets ? M'est avis que ce petit livre doit être à l'index chez Sotheby's ou Christie. Amateurs d'art, quidams, pe-recquiens de tout acabit, précipitez-vous : et ne ratez surtout pas le chiffre trois !

Frances Fortier

Est-ce un désir irréprouvable de provoquer qui pousse Konwicki à s'inventer ici un obscur grand-père juif et à braver ainsi l'antisémitisme paranoïaque de ses compatriotes ? À l'origine de ce roman dense et envoûtant se trouvent les événements de 1968. À l'époque, une campagne antisémite, orchestrée par le gouvernement, avait entraîné l'émigration massive des quelques Juifs qui s'obstinaient encore à vivre en terre polonaise, malgré les persécutions (pogrom de 1946) et les exodes antérieurs. Revenu de son allégeance idéologique, Konwicki imagine alors cette rencontre entre une noble polonaise et un jeune Juif rescapé de l'insurrection de janvier 1863, dans cette « Lituanie polonaise » sous domination russe. Rencontre fictive qui lui permet de dénoncer la situation actuelle dans son pays tout en méditant sur ses propres origines et sur la fin d'un monde. Né en Lituanie, l'auteur évoque magnifiquement une terre où les éléments naturels, personnages eux-mêmes, se font conspirateurs du destin, où les mouvements mêmes de la terre et du ciel sont perceptibles et annonceurs des tragédies à venir. Dans ce monde étrange évoluent des êtres fantomatiques à l'origine incertaine, des spectres qui sont « les reflets cadavériques de nos peurs, de nos remords ou de nos désespoirs », des individus ballotés entre le réel et l'irréel, suspendus dans leur recherche illusoire de la vérité entre un passé douloureux et un avenir inquiétant, entre ce monde et l'autre. Konwicki, qui triture la mémoire collective avec un malin plaisir, joue lui-même le narrateur vieillissant, au seuil de sa mort, qui le sait et hâte donc son ouvrage. Car il doit raconter, pour « laisser, écrit-il, un petit monument funéraire ». Sur lequel il ne faudrait pas négliger de venir se recueillir religieusement.

Catherine Sensal

LE PROTOCOLE
COMPASSIONNEL

Hervé Guibert

Gallimard, 1991, 228 p. ; 27,95 \$

Pour les malades atteints du sida, il existe depuis peu un médicament, le DDI, qui serait peut-être plus efficace que l'AZT. En France, il semblerait qu'on ne le délivre pour l'instant qu'aux malades qui sont à la dernière extrémité, en vertu d'un protocole dit « compassionnel », d'où le titre de ce récit qui constitue la suite de *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* (Gallimard, 1989). Récits qui deviendront sans doute les livres-cultes des personnes atteintes de sida, le très médiatisé Guibert, lui-même sidéen, relatant son expérience intime. *Le Protocole...* met donc encore en scène H.G., ses proches, les malades et les soignants. L'écrivain pèse 52 kilos, il a obtenu du DDI, nous connaissons les variations de son taux de T4 et le détail de ses traitements : bref ce dernier livre de Guibert, qui « raconte l'étonnement et la douleur, la rage et la tristesse d'un homme de 35 ans dans lequel s'est greffé le corps d'un vieillard », apparaît bien, de prime abord et malgré qu'il soit qualifié de roman, comme un récit autobiographique.

Il me semble toutefois que ce roman mérite une lecture différente. Car depuis ses tout premiers livres (au total une quinzaine), Guibert poursuit une démarche qui consiste à utiliser l'autobiographie en la détournant (ou peut-être en la prolongeant) par la fiction. J'ai ainsi l'impression qu'avec l'écriture, il tente d'aller au plus loin du narcissisme, et le « dédoublement » de Guibert (H.G., personnage de roman, mis en « représentation » par H.G. romancier) veut-il dire autre chose que cela ?

Le protocole compassionnel est sans aucun doute, à cause de son sujet même,

un roman émouvant, moins agaçant que le précédent (récit intéressant mais affaibli par trop de persiflage). Mais il est beaucoup plus qu'un simple témoignage : il s'inscrit dans la cohérence d'une œuvre.

Francine Bordeleau

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE
NILS HOLGERSSON À TRAVERS
LA SUÈDE

Selma Lagerlöf

Trad. du suédois par Marc de
Gouvenain et Lena Grumbach
Actes Sud, 1990, 634 p. ;
65,95 \$

L'histoire même de ce livre est une belle histoire. Un jour, Selma Lagerlöf reçut une commande du ministère de l'Éducation de la Suède : on désirait qu'elle écrive un livre qui ferait découvrir, de manière plaisante, la géographie de leur pays aux petits Suédois. Ainsi naquit *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*. La maison Actes Sud, bien connue pour la place accordée aux auteurs scandinaves dans son catalogue, en publie aujourd'hui la version intégrale. Si on la compare à

la traduction de L. Maury (Livre de poche), ce n'est pas moins de treize chapitres qui s'ajoutent dans cette nouvelle édition. Davantage, si on compare avec des éditions plus anciennes. Comment expliquer qu'on n'avait pas jugé bon de traduire au complet, avant aujourd'hui, ce livre pourtant fameux ? Tout simplement, affirment les traducteurs dans leur préface, parce qu'on « avait estimé inutiles des descriptions de paysages ou de villes en invoquant qu'il s'agissait de détails trop suédois, de développements trop "scolaires" ou de chapitres dans lesquels Nils ou les oies n'intervenaient pas ».

Le célèbre livre de Selma Lagerlöf est en fait bien plus qu'un livre de géographie ou un guide touristique sous une forme romancée. C'est avant tout un roman d'éducation. Le petit Nils qui revient chez ses parents à la fin du livre est bien différent de celui du début. Puni par un tomte pour sa méchanceté (il est réduit à la taille d'une souris), il s'enfuit sur le dos du jars de la ferme familiale, en compagnie des grandes oies en migration vers le nord de la Suède. Pendant le printemps et l'été, il apprend le courage et se débarrasse de son égoïsme. Dans la littérature, le voyage revêt presque toujours un aspect initiatique : il est l'occasion d'épreuves où le héros (fût-il un enfant) se transforme et accède à des formes nouvelles de conscience. Ainsi Nils, tout au long de ses pérégrinations, devient sensible aux difficultés et aux malheurs des autres et découvre l'altruisme.

Cette dimension morale, ajoutée aux qualités proprement romanesques, permet de comprendre que ce livre, au-delà de ses destinataires premiers, c'est-à-dire les petits Suédois, ait fini par rejoindre les enfants et les adultes du monde entier. « Un bon roman, dit-on, est un livre dont on se souvient longtemps ». *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson* fait partie de ce petit nombre de livres qui s'incorporent à notre paysage mental dès que nous les avons lus et ne nous quittent plus pendant le reste de notre vie.

Jacques Martineau

LA BELLE DE MOSCOU

Victor Erofeev

Trad. du russe
par Antoine Pingaud
et Luba Jurgenson
Albin Michel, 1990, 326 p. ;
29,95 \$

Il suffit de parcourir les grands titres d'un journal, d'écouter occasionnellement les actualités pour s'apercevoir que l'Union soviétique et son rêve ne sont plus ce qu'ils étaient. Essoufflement, désillusion, révolte, le fauve étouffe dans sa cage. Et en sortir ne se fait pas aisément. *La belle de Moscou* de Victor Erofeev a aussi quelque chose du fauve qui rugit, en mal de liberté.



Mais qui est-elle, pour commencer ? Belle, l'héroïne Irina l'est assurément ; désirable et désirée par tous les mâles des alentours, jeunes, vieux, Russes et Occidentaux, célèbres et anonymes, elle a tourné dans des films porno, dansé, bu déraisonnablement et baisé à l'avenant. Tout cela en caressant, au fond de son cœur, le désir de recevoir le baptême catholique. Elle a pleuré, gémi, hurlé, prié. Slave dans l'âme, elle rêve pourtant de l'Occident, et s'attendrit sur le peuple russe tout en secouant avec fracas ses chaînes. À présent enceinte, elle a décidé, envers et contre tous, de garder son enfant. Le roman nous livre, en vrac, dans un style souvent cru et complètement éclaté, quelques-unes de ses aventures.

On s'attache pourtant à ce personnage pour le moins déconcertant. Vulnérable et démesurée, entière et ambivalente tout à la fois, Irina n'est pas sans rappeler les inoubliables héroïnes de Dostoïevski.

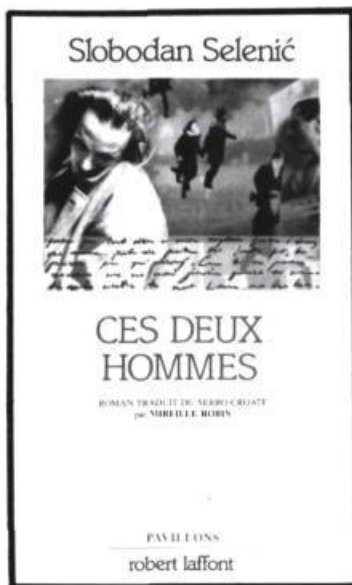
Je ne connaissais pas Victor Erofeev. La quatrième de couverture m'a appris qu'il était né à Moscou en 1947 et qu'on le considère comme le *leader* de la nouvelle génération d'écrivains de la *perestroïka*. J'ajouterai qu'avec cette puissance d'évocation, ce don de la caricature et cette violence de l'émotion, il se situe dans la lignée des grands écrivains russes.

Héliène Rioux

CES DEUX HOMMES

Slobodan Selenic
Trad. du serbo-croate
par Mireille Robin
Robert Laffont, 1991, 304 p. ;
34,20 \$

Dans une maison à l'architecture extravagante, mélange de goût turc et occidental, cohabitent après la dernière guerre l'ultime descendant d'une illustre famille de la noblesse serbe et un travailleur albanais musulman du Kosovo, auxquels se joindra plus tard un groupe de sympathisants socialistes aux origines les plus diverses. Il est difficile de ne pas voir dans cette maison biscornue le symbole de cette terre écartelée qu'est la Yougoslavie, et dans le récit de cette amitié impossible entre



Serbe et Albanais, la peinture allégorique des incompréhensions réciproques qui la conduisent actuellement à l'éclatement. Mais on ne pourrait réduire à ces quelques interprétations politiques ce roman épique, baroque par son exubérance, tragique dans son humour, à la portée autrement universelle. Vladan, le jeune Serbe, représentant solitaire d'un monde qui s'éteint, tente de franchir le gouffre qui le sépare d'Istref l'Albanais, qui s'engagera plus tard dans l'édification de la nouvelle société socialiste. Convaincu de « la nécessité de la déchéance morale qui menac[e] (...) les sociétés issues de révolutions », Vladan doit sauver un homme de cette chute inévitable. Cet homme, ce sera Istref. Mais Vladan, qui croyait encore aux vertus civilisatrices de la connaissance et du respect de l'autre, doit accepter de voir s'effondrer son rêve pygmalien : il ne peut sauver Istref de la dépravation et perd ainsi son « combat pour le salut de l'humanité ». Reliques d'un passé révolu et honni, le Serbe aristocrate et sa maison fabuleuse sont alors contraints à disparaître.

Dans cette narration à deux voix, où le récit pragmatique d'Istref tempère les élucubrations fantasques de Vladan, où l'absence de sentimentalité de l'un ne rend que plus évidente l'extrême sensibilité de l'autre, où se côtoient sans se rejoindre deux mondes trop différents, Slobodan Selenic impose de réfléchir sérieusement sur les concepts tristement galvaudés de culture, de civilisation et d'humanité. Il

s'inscrit, par cette œuvre magistrale, au nombre de ces écrivains yougoslaves, comme Vladimir Bartol ou Milorad Pavic, chez qui une pensée rigoureuse rive à l'histoire et une culture édifiante étayent un art de conter tout à fait savoureux et dont les œuvres, encore peu reconnues, sont pourtant d'une puissance et d'une portée rares.

Catherine Sensal

LES SENTIMENTS

Christophe Donner
Seuil, 1990, 155 p. ; 24,95 \$

De trop grosses lèvres : Guillaume, septième rejeton d'une famille bien-pensante, est affublé d'une tare peu commune qui, agissant tel un catalyseur, exacerbe les réactions de ceux qui l'entourent. La mère, possessive, le gardera près d'elle jusqu'à l'âge du lycée, l'élevant en vase clos. Le père, rempli de dégoût, cherchera à contrôler sa répulsion en amplifiant sa volonté de l'aimer. « Je suis un homme d'amour », dira-t-il, comme la Bible le lui suggère.

Si tout, au départ, porte à croire que la famille Montravel est conforme à la norme, très tôt les choses se mettent à mal tourner... Autour de Guillaume s'instaure un rapport d'attraction/répulsion qui opère sur ses frères et sœurs, puis sur les enfants qu'il côtoie au lycée ; souvent objet de hargne pour les garçons, il est plutôt objet de désir pour les filles.

Manipulé dès la naissance, Guillaume ressemble comme un frère jumeau au *Sagouin* de François Mauriac : même anecdote, même destinée subie sans protestation. Aussi était-il presque normal d'assister à cette scène-charnière où la sœur de Guillaume, Cécile l'intello (la plus jeune lectrice du journal *Le Monde*, apprend-on), est recalée à l'examen de philo du bac. Le sujet — « Peut-on envier le bonheur de l'idiot ? » — la fait dérailler. Néanmoins, la ressemblance s'arrête là. D'une écriture très maîtrisée, percutante, ce conte cruel se développe en plusieurs courts chapitres riches en images fortes et efficaces qui ne se perdent jamais dans l'inutile. On pourrait dire de Christophe Donner qu'il possède à la fois la force incantatoire de Marguerite Duras et l'impu-

CHRISTOPHE DONNER

Les sentiments

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

deur dérangeante d'Hervé Guibert.

Auteur de quatre romans ainsi que de plusieurs nouvelles pour les enfants, Donner démontre brillamment qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments.

Claude Dessureault

LEWIS PERCY

Anita Brookner,
Trad. de l'anglais
par F. Gonzalez Battle
La Découverte, 1991, 352 p. ;
29,95 \$

À la mort de sa mère, Lewis Percy, qui prépare une thèse sur la notion d'héroïsme dans le roman au XIX^e siècle, se trouve totalement dépourvu. Ce jeune homme solitaire, sans expérience d'aucune sorte, perçoit soudain toute l'horreur de sa condition et tente de remédier au plus vite à la situation. Il décide donc d'épouser Tissy, une jeune bibliothécaire agoraphobe, qu'il espère sauver de sa maladie et, accessoirement, de sa mère. Mais Lewis n'est pas un héros et il doit reconnaître rapidement sa défaite, son insatisfaction et son besoin croissant de liberté. La rencontre d'Emmy va bousculer sa vie réglée, et mobiliser ses « énergies endormies ». Cet être qui n'a jamais complètement accédé à la maturité prend conscience de ce que fut son existence. Ce qu'il ressentait de façon confuse surgit tout à coup avec une acuité particulière. Il va falloir « sortir des ruines quelque chose de nouveau ».

Anita Brookner avait amorcé dans *La porte de Brandebourg* l'exploration de la psychologie masculine, mais c'est la première fois qu'elle centre ainsi toute son attention ▶

sur un héros qui porte pourtant bien l'héritage des héroïnes classiques de l'auteur. Solitaire et orphelin, comme Frances dans *Regardez-moi*, comme Rachel dans *Une amie d'Angleterre*, Lewis a quelque chose d'ancien, de passif, de léthargique, qui le rend incapable d'intégrer tout à fait le monde. Comme elles, il a le temps de se voir vieillir, soumis à cette peur panique, qui paralysait Virginia Woolf, de plonger dans la vraie vie, jusqu'à ce que le destin le prenne en charge. Lewis traverse ainsi les années 60-70, dont l'auteur évoque les principaux bouleversements par petites touches discrètes. Derrière la tragédie de ce petit destin sourd une ironie tendre, que n'aurait pas reniée une Jane Austen, elle-même sagace observatrice de société. *Lewis Percy* n'a certes pas la portée de *La porte de Brandebourg* et donne parfois quelques signes d'essoufflement, mais ceux qu'Anita Brookner ne pourrait de toute manière jamais décevoir passeront aisément outre à ces quelques réserves, tout à leur joie de pénétrer une nouvelle fois dans un univers connu et aimé.

Catherine Sensal

LA BELLAROSA CONNECTION

Saul Bellow

Trad. de l'anglais

par Robert Pépin

Julliard, 1991, 168 p. ; 24,95 \$

Un narrateur en crise se souvient... Voilà une constante dans l'œuvre de Saul Bellow, prix Nobel de littérature, né à Lachine en 1915 de parents fraîchement émigrés de Russie. Ce narrateur a fondé la banque de données la plus imposante au monde, le « Mnemosyne Institute » de Philadelphie. En retraité inquiet, il se demande que faire de ses souvenirs et décide d'user de sa mémoire

affective pour ramener à la surface le destin particulier d'Harry Fonstein, réfugié d'Europe centrale, de sa femme Sorella, véritable « Everest de lipides » et d'intelligence, et d'un petit truand de Broadway nommé Billy Rose (Bellarosa), qui fut l'amant lamentable de Fanny Brice, immortalisée à l'écran sous les traits impérissables de Barbara Streisand. C'est grâce au réseau Bellarosa que Fonstein a survécu au plus grand calvaire de l'histoire juive. Sans trop savoir comment, il se retrouve sur un bateau en partance pour l'Amérique et débarque à Ellis Island (Bellow, qui a lui-même servi dans la marine marchande pendant la deuxième guerre mondiale, sait de quoi il en retourne). Là, Fonstein n'aura de cesse de retrouver son sauveur pour lui serrer la main, pour le remercier, mais jamais Billy Rose ne se laissera approcher ; il préférera humilier Fonstein, nier son sauvetage. Les personnages de *La Bellarosa connection* sont encore une fois partagés entre Jehovah, la dérision et Jésus-Christ.

Bilan d'une vie, bilan d'une époque, de cette époque



Mike Nicol



LA LOI
DU CAPITAINE

roman
Seuil

où « il n'en coûtait que douze cents dollars pour être pauvre », ce dernier roman de Saul Bellow s'ajoutera machinalement à l'œuvre pour les familiers. Je conseillerais aux autres de s'attaquer à des livres plus costauds comme *Le don de Humboldt* (Gallimard, 1978).

Marie Vallerand

LA LOI DU CAPITAINE

Mike Nicol

Trad. de l'anglais

par Catherine Glenn-Lauga

Seuil, 1991, 288 p. ; 19,95 \$

Dans un village de pêcheurs de la côte sud-africaine, cohabitent des gens de différentes religions, ethnies, cultures (bannissons le mot race.) La vie coule doucement et malgré

la rareté du poisson et la sécheresse de la terre le village semble florissant.

Tout change lorsque le capitaine Nuñez s'installe au village pour y instaurer la Loi et l'Ordre. Il est convaincu que les habitants de ce village perdu cachent un péché, source de leur richesse apparente. Effectivement, après la venue de Nuñez, le village dépérit tant matériellement que spirituellement. Le capitaine finira par découvrir que ce péché a à voir avec le trafic de diamants et ce crime, en Afrique du Sud, est l'un des plus graves qui soient.

Cette histoire, fort bien menée, sert de prétexte pour animer une galerie de personnages fascinants : fou, sorcière, cabaretier bengali, cultivateurs philippins, baleiniers norvégiens, Allemand démoniaque, etc. Ces personnages ont une densité d'existence peu commune dans un roman. Chez eux, la réalité et les fantasmes se confondent, la vie semble déborder la nature. On ne peut s'empêcher de penser au merveilleux *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez. Un pur plaisir, un récit mythique, à lire absolument.

Robert Beauregard

ROQUENVAL

Nina Berberova

Trad. du russe

par Luba Jurgenson

Actes Sud, 1991, 87 p. ; 12,50 \$

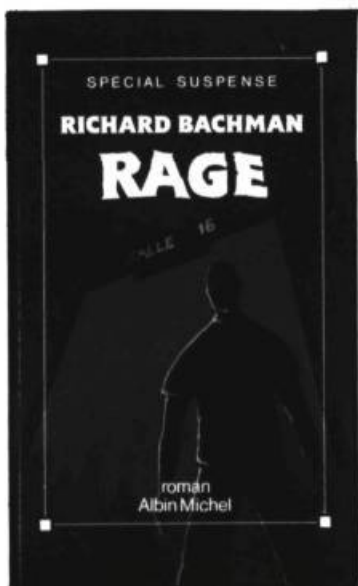
Nous savions déjà, avec *L'accompagnatrice*, que l'art romanesque de Berberova était tourné vers la création d'atmosphères par le mélange habile de la description et de l'introspection. Dans le cas présent, c'est par le regard ébloui d'un jeune bachelier que nous découvrons le château de Roquenval, dans le sud-ouest de l'Île-de-France.

Ce lieu antique a la solennité de sa propriétaire, une comtesse d'origine russe qui inspire toujours, à la fin de sa vie, « la vénération, la terreur même ». Les ombres du passé semblent côtoyer certains visiteurs, en cet été 1926, alors que se reconstitue l'histoire d'une famille franco-russe naufragée. Le faste a fait place à la désolation comme l'attachement, à la discorde. Au-delà d'une « antique allée de tilleuls,

éternellement ombreuse, éternellement vivante [qui mène] du monde au château », on imagine des passions avec leurs secrets et des drames avec leurs énigmes. Il était inévitable qu'un tel décor produise une forte impression sur un jeune homme qui a formé le dessein de devenir écrivain. C'est peut-être par cette même nécessité, dont Berberova disait qu'elle avait marqué, durant un siècle et demi, les rapports entre la France et la Russie (voir *C'est moi qui souligne*), que le visiteur se fera l'interprète discret du passé. Il semble bien le seul, d'ailleurs, à éprouver le « charme puissant qui vi[t] encore dans les noms et les choses », comme s'il s'agissait d'une mémoire retrouvée.

Ce « petit roman » est une autre pièce d'une œuvre importante que l'éditeur Hubert Nyssen nous fait progressivement découvrir. Il témoigne d'un art peu commun où la finesse des observations s'allie à la sobriété de l'expression pour susciter une juste émotion.

Max Roy



RAGE
Richard Bachman
Trad. de l'anglais
par Évelyne Châtelain
Albin Michel, 1990, 244 p. ;
19,95 \$

Il fait beau ce matin. Tout tourne bien dans le plus rond des mondes. Le cancre de la classe, pourvu d'un passé fait de mauvaises impressions, est envoyé chez le principal, comme d'habitude. Jusque-là, ça va.

Mais quand on est Charlie Decker, jeune homme à l'estomac fragile, et cancre par habitude, on a juste envie de donner une bonne leçon à toute la société. Toute la rage accumulée par une génération abusée et désabusée doit être canalisée en un seul événement, un seul geste. Et Charlie est tout désigné pour le poser.

En plus de tuer deux de ses professeurs, il prend toute sa classe en otage. Et c'est ici que le psychodrame commence. Charlie ouvre le grand bal des confessions. Tout y passe : ambition sportive, parents violents ou alcooliques, premières expériences sexuelles, etc.

Finalement, un seul étudiant se sent encore otage : Ted Jones, petit Américain par excellence, bourré de complexes (dont celui de supériorité n'est pas le moindre) et profiteur. À la fin du drame, il servira de bouc émissaire. Ce sera le sacrifié de cette société américaine pourrie. Les otages quittent la scène, libérés par la catharsis. Charlie est interné. Ted aussi...

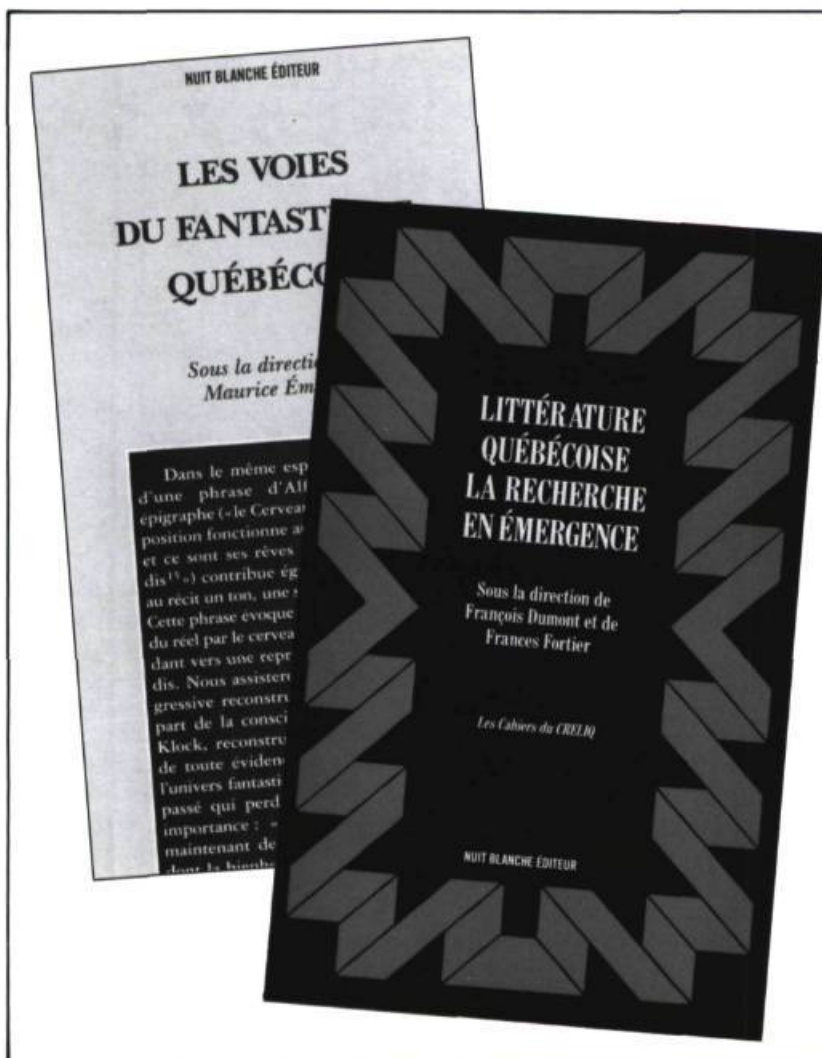
Pas d'horreur, pas de

fantastique. Rien d'étrange. Si ce n'est que la traduction, pleine de parisianismes, nous horripile à la longue, lorsqu'elle ne nous perd pas. Stephen King (qui a tenu la plume de Bachman), celui-là même qui sait prendre son temps sans trop nous voler le nôtre, n'a pas su ranimer en nous, cette fois-ci, la rage de lire.

François Larocque

**LA FEMME DE CHAMBRE
DU TITANIC**
Didier Decoin
Seuil, 1991, 336 p. ; 29,95 \$

Ce roman-ci se présente comme une « histoire d'amour ». Or les histoires d'amour sont d'ordinaire si mièvres et si faciles, elles se veulent tellement un gros fantasme rose bonbon qu'elles provoquent chez moi une réaction voisinant la détestation. Il se trouve toutefois qu'avec son dernier ouvrage, Didier Decoin, peut-être par inadvertance du reste, a réussi à atteindre quelque chose d'essentiel, l'essence même de la littérature. ▶



Nuit blanche éditeur
et

**Le Centre de recherche en
littérature québécoise
de l'Université Laval**

présentent
deux recueils de textes sur la littérature
québécoise
réalisés par la relève universitaire

Les voies du fantastique québécois,
collectif sous la direction de Maurice Émond.
(246 p. 19,95\$)

Des textes révélateurs sur un sujet des
plus actuel : la littérature fantastique.

et

*Littérature québécoise :
la recherche en émergence*,
collectif sous la direction de François Dumont
et de Frances Fortier. (244 p. 23,00\$)

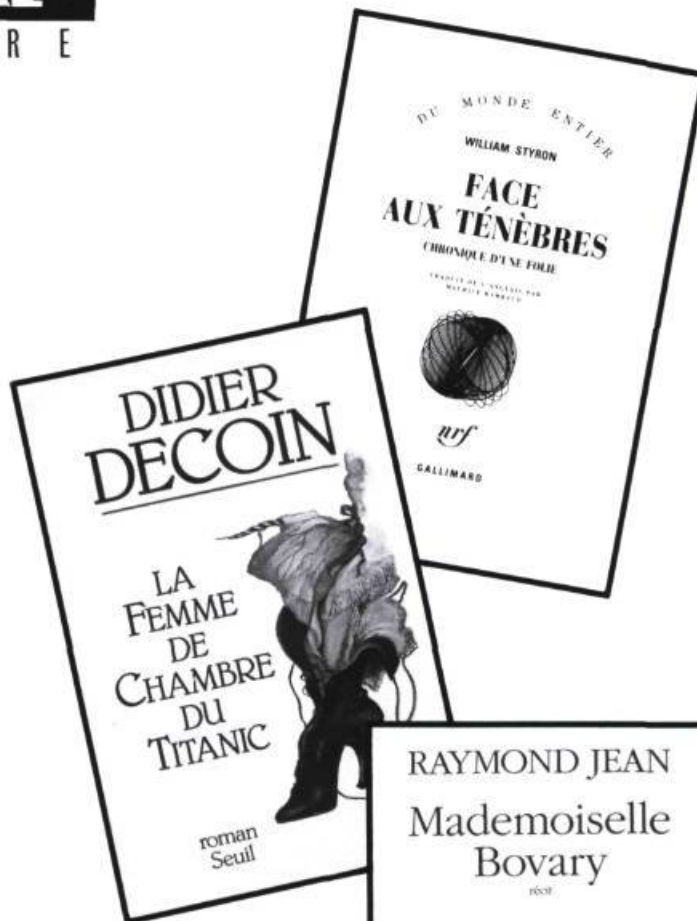
Un recueil regroupant des textes de
jeunes chercheurs qui proviennent de
huit universités d'ici et d'ailleurs.
La nouvelle recherche en 20 textes.

Diffusion DIMEDIA

Avec son personnage principal, le docker irlandais Horty, Decoin commence par nous dépayser, nous faisant revivre jusque dans ses odeurs un monde inconnu aux urbains que nous sommes presque tous, celui d'un port, et à une époque révolue, le début du siècle. Lauréat d'un concours, Horty se mérite une brève croisière sur le Titanic, rencontre, la veille de son départ, Marie, la femme de chambre du titre, et dès lors tout bascule. Mais pas comme on le croirait puisque Horty et Marie ne couchent pas ensemble, et que le docker retourne chez lui auprès de sa femme. Durant ce voyage s'insinue toutefois dans cette âme simple l'idée qu'il existe autre chose que le train-train quotidien. Et le naufrage du Titanic deviendra le prétexte, le déclencheur à vivre autrement. À 52 ans, Horty s'invente une chimère, un événement intéressant : une romanesque histoire d'amour avec cette femme de chambre du Titanic, pourquoi pas, d'autant qu'elle n'est vraisemblablement plus là pour rectifier quoi que ce soit.

Le propos de Didier Decoin, c'est de nous montrer cet instant où l'être se fissure, l'instant de la rupture des certitudes. Tous, sans doute, nous tenons en équilibre précaire, un équilibre que confortent apparemment travail, conjoint, enfants, groupe d'appartenance. Mais chez n'importe qui peut survenir aussi la conscience que cet équilibre repose sur le non-sens et l'abdication. Il s'agit donc de savoir ce que nous pouvons entrevoir après cette prise de conscience. Rien encore que d'autres mensonges et d'autres faux-fuyants, semble nous dire Decoin. J'aime que des écrivains se réapproprient cette fonction déstabilisante de l'écriture, j'aime que des écrivains se rappellent que l'écriture procède du malaise, qu'elle n'a pas à nous laisser béats de bonheur.

Francine Bordeleau



MADemoiselle BOVARY

Raymond Jean

Actes Sud, 1991, 72 p. ; 12,00 \$

Décidément Flaubert existe : que ceux qui avaient proclamé bien haut sa mort se ravissent. Raymond Jean, le célèbre auteur de *La lectrice*, l'a ressuscité dans un récit intitulé *Mademoiselle Bovary*. L'intrigue, qui commence avec les dernières lignes du *Madame Bovary* de Flaubert, est fort banale : Berthe, la fille d'Emma Bovary, décide de rencontrer Flaubert après avoir lu le livre consacré à sa mère. Elle vient donc à Croisset, où Félicité et son perroquet tiennent compagnie à un Flaubert plus ours que jamais, occupé à peaufiner ses derniers ouvrages. Entre eux, un jeu de séduction prévisible, où la jeune fille de vingt ans développe une amitié particulière avec le créateur de sa mère. À la toute fin, les autorités de la filature de coton où travaille Berthe viendront la réclamer ; Flaubert, impassible, la laissera partir sous l'œil narquois du perroquet Loulou qui répétera : « l'Immoralité. »

L'enjeu du récit, et son intérêt, sont ailleurs. Une lecture sagace, apte à décoder les références, découvrira que

RAYMOND JEAN
Mademoiselle
Bovary



la fiction est entièrement régie par les divers aspects du mythe Flaubert. Aucun détail n'est innocent, aucune scène gratuite : chacune des phrases réactive un quelconque aspect de sa vie ou de son œuvre. Devenu personnage d'un roman réaliste, Flaubert, en chemise nubienne et calotte de soie, joue son propre rôle : le « gueuloir », le souci maniaque du mot juste, les jugements sociaux réactionnaires, la nièce ruineuse, la passion de séduire, le goût des voyages, tous ces clichés flaubertiens tracent un portrait fort convaincant du « vieux cruchard ».

Parfois subtiles, les allusions à l'œuvre sont multiples : entre autres, on reconnaît

tra *Bouvard et Pécuchet* dans les deux bonshommes qu'il s'agit de loger en basse Normandie ; et la description de Félicité, « simplette mais le cœur sur la main », annonce « Un cœur simple ». Accusé d'immoralité par la critique bien-pensante de l'époque, Flaubert a dû répondre du texte de *Madame Bovary* devant les tribunaux ; le procès, mis en scène dans *Mademoiselle Bovary* et joué par les quatre personnages, évoque les ambitions théâtrales de Flaubert en même temps qu'il en parodie les pré-supposés esthétiques.

Julian Barnes, avant Raymond Jean, lançait la mode flaubertienne : *Le perroquet de Flaubert* (primé en 1985 et dont la traduction est parue chez Stock en 1986), prenait prétexte d'une biographie humoristique pour questionner le réalisme flaubertien. Par ailleurs, un autre *Mademoiselle Bovary* vient de paraître (Belfond, 1991), signé Maxime Benoît-Jeannin. Bref, Flaubert se porte bien.

Frances Fortier

FACE AUX TÉNÈBRES, CHRONIQUE D'UNE FOLIE

William Styron

Trad. de l'anglais par Maurice
Rambaud

Gallimard, 1990, 126 p. ; 22,50 \$

Paradoxalement, l'auteur d'*Un lit de ténèbres*, des *Confessions de Nat Turner* et du *Choix de Sophie*, qui nous plongeait dans l'univers trouble et tourmenté de personnages déchirés, raconte dans *Face aux ténèbres* n'avoir jamais, avant l'âge de 60 ans, éprouvé les affres de la dépression.

C'est alors qu'il allait recevoir, à Paris, le prestigieux prix « Mondial Cino del Duca », qu'il sentit que « [la] lucidité [le] fuyait à une vitesse terrifiante ». Débute alors une vertigineuse descente aux enfers, avec son cortège d'angoisse, de confusion, d'impuissance et d'insomnie. Au plus creux de la vague, Styron songea même au suicide — « La souffrance causée par une dépression grave est tout à fait inconcevable pour qui ne l'a jamais endurée, et si dans de nombreux cas, elle tue, c'est parce que l'angoisse qui l'accompagne est devenue intoléra-

ble» — comme certains de ses amis artistes : Abie Hoffman, Romain Gary et Jean Seberg... Pour tenter d'échapper à l'autodestruction, Styron fit appel à la pharmacologie et à un psychiatre, « dont l'utilité fut virtuellement nulle ». Ce n'est qu'après des mois de tourment qu'il put retrouver le goût de vivre, grâce à une mélodie de Brahms, entendue par hasard et que sa mère chantait lorsqu'il était enfant. Aux déprimés, l'écrivain légue « l'austère message » du mythe de Sisyphe : « En l'absence de tout espoir, nous devons néanmoins continuer à lutter pour survivre, et de fait nous survivons — de justesse ».

Nicole Cormier

LE DÉPART DU PROFESSEUR MARTENS

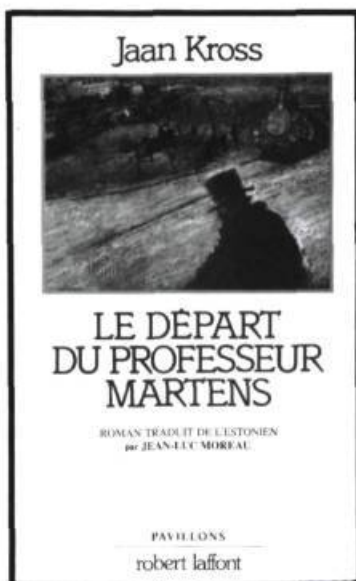
Jaan Kross

Trad. de l'estonien

par J.-L. Moreau

Robert Laffont, 1990, 333 p. ; 35,50

En ce matin du 7 juin 1909, Friedrich Fromhold Martens (1845-1909), personnage historique bien réel né à Parnu (Estonie actuelle), conseiller permanent auprès du ministère des Affaires étrangères de Russie, prend le train pour rejoindre sa femme à Sestroretsk. On l'attend le lendemain au Ministère pour une consultation urgente. Il n'y sera pas. Fyodor Fyodorovich le sent mais ne le sait pas encore ; il ne verra plus Kati, ni la forêt des pins. Cette peur de la mort qui l'étreint quand il s'adresse en pensée à sa femme devient prémonition. Et ces souvenirs qui l'accablent sont ceux d'un homme aux derniers instants de sa vie. Et quelle fut sa vie ? Martens fut-il simplement le double de son illustre prédécesseur, Georg Friedrich von Martens (1756-1821), bien allemand celui-là, né 89 ans avant lui, lui aussi spécialiste des relations internationales, lui aussi amené à collaborer avec un gouvernement d'occupation ? L'un et l'autre pouvaient-ils seulement agir autrement ? Par ce besoin soudain de totale franchise envers sa femme, le conseiller de Nicolas II n'avoue-t-il pas que sa vie fut faite de mensonges et de situations fausses et qu'il a agi en connaissance de cause ? Cet



homme à l'identité incertaine, qualifié de « non-allemand », puis de « non-russe », peu sûr de ses sentiments envers sa terre d'origine, cet homme qui ne sait même plus en quelle langue il pense (lui qui en parle huit), cet homme fut-il un simple complice du pouvoir russe ?

Jaan Kross, né en 1920, l'année même qui vit la proclamation de la brève indépendance de l'Estonie, a publié en 1958 un recueil de poèmes qui allait entraîner la renaissance de la poésie estonienne. En 1970, il renonce à ce genre et se consacre au roman historique, pour être, comme il le dit lui-même, « une part de la mémoire nationale ». Nul doute que son œuvre a participé à l'avènement de la « révolution chantante ». Les parallèles entre sa vie et celle de son héros (Kross, étudiant en droit international, fut l'élève d'un ancien disciple de Martens) ne font cependant pas de cette œuvre magistrale une œuvre à tendance autobiographique. Elle témoigne du déchirement d'un des plus anciens peuples d'Europe, qui fut soumis à toutes les dominations et à toutes les humiliations, et dont on commence à peine à découvrir l'art et la littérature. L'aurait-on jamais fait si l'histoire n'avait subitement bouleversé son cours ? Alors nous aurions été privés d'une œuvre d'une densité et d'une richesse rares, d'une intelligence fine et puissante, et d'une portée telle qu'elle deviendra sans doute le repère, la référence inévitable et impérissable de ces temps que nous traversons.

Catherine Sensal.

NOUVEAUTÉS

Une femme ALICE PARIZEAU

Alice Parizeau
UNE FEMME

Alice Parizeau raconte son dernier voyage parmi nous, son combat contre la maladie du siècle. Elle remonte le fil du temps et évoque, à sa manière unique, généreuse et sereine, les événements qui ont marqué son destin de femme qui n'a jamais cessé d'aimer profondément sa Pologne natale. Les pages de ce livre fouillent de façon implacable le texte émouvant de sa vie.

480 pages 24,95\$



L'invention de la mort HUBERT AQUIN

C'est un roman sur la jalousie, qu'on lit presque comme un journal personnel où tous les masques tombent, et, en premier, celui de la fiction littéraire.

Ce roman, écrit en 1959, est resté inédit jusqu'à aujourd'hui. Il porte déjà, six ans avant la publication de *Prochain épisode*, les signes d'une écriture fulgurante qui va marquer la littérature québécoise.

152 pages 15,50\$



Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à :
Leméac éditeur, 1126 Marie-Anne Est, Montréal, H2J 2B7.
Tél.: (514) 524-5558 — Fax: (514) 524-3145

La littérature
d'aujourd'hui LEMÉAC